

Région

journée internationale des droits des femmes

Femmes & Sciences montre la voie aux lycéennes alsaciennes

Si les stéréotypes de genre éloignent encore la grande majorité des jeunes filles des filières scientifiques, celles qui tentent leur chance trouvent aujourd'hui à s'épanouir dans les secteurs industriels ou de la recherche. Plusieurs dizaines d'entre elles sont venues en témoigner devant des lycéennes réunies cette semaine à Mulhouse et à Strasbourg.

Il y a huit ans, Léanne Dillig, en terminale à Guebwiller, hésitait à s'engager dans des études scientifiques. Son professeur de physique-chimie l'avait alors mise en contact avec Laura Carlino, une Sundgauvienne qui terminait son cursus à l'Ecole nationale supérieure de chimie de Mulhouse (ENSCM). « Elle m'a donné envie d'y entrer », raconte Léanne.

Les deux jeunes femmes se sont retrouvées jeudi à la faculté des sciences et techniques de Mulhouse, parmi les 27 « ambassadrices » chargées de promouvoir les filières scientifiques auprès des lycéennes de la région.

Donner les conseils qu'on aurait aimé recevoir

« C'était important pour moi de venir donner mes humbles conseils, ceux que j'aurais aimé recevoir à 17 ans », livre Léanne Dillig, aujourd'hui ingénieure chargée de marketing industriel chez Endress + Hauser, à Cernay. « Avant de regarder les salaires, les débouchés, il faut



Dans l'usine de Cernay du groupe américain Emerson, qui fabrique des vannes, notamment pour l'industrie nucléaire. Deux de ses salariées ont participé à la journée « Sciences, un métier de femmes ! », organisée jeudi à Mulhouse par l'association Femmes & Sciences. Photo archives Darek Szuster

chercher ce qui vous anime, ce qui plaît », note-t-elle. « Plutôt qu'un métier précis, il faut d'abord identifier des compétences, des centres d'intérêt », lui fait écho Laura Carlino, manager chez Kuhner Shaker, dans la banlieue de Bâle.

Organisée par l'association Femmes & Sciences, pour la deuxième année à Mulhouse et la troisième à Strasbourg, vendredi, en partenariat avec les universités locales, la journée « Sciences, un métier de femmes ! » a permis à près de 400 ly-

céennes alsaciennes d'échanger avec des « role models ».

Stages et alternance plébiscités

Pour Nelly Durand, qui a grandi dans un quartier populaire de Mulhouse, l'exemple est venu des parents, titulaires de CAP, qui ont pris des cours du soir pour améliorer leur situation professionnelle. Nelly est tombée dans la chimie « en classe de seconde, quand sa profa jeté un morceau de sodium dans de

l'eau » et que tout a sauté ». Ses études ont progressé par petites touches, de bac en BTS, de licence pro en master, jusqu'à un doctorat. Elle est aujourd'hui ingénieure process et compositrice au Centre technique des industries mécaniques (Cetim), à Mulhouse.

« J'ai pris goût à la recherche lors d'un stage à l'Institut de physique des matériaux (IS2M) », relate-t-elle. « Les stages ouvrent des portes, permettent de rencontrer des gens, de mieux cerner ce qu'on va vous

demander dans la vie active. » Les stages, mais aussi la formation en alternance, sont plébiscités par les ambassadrices. « On acquiert beaucoup de choses sur le savoir-faire et le savoir-être », souligne Clémentine Maitrehanche, ingénieure projets chez GRDF. Ingénieure production chez Sun Chemical à Huningue, Ceyda Yadigar a découvert qu'elle « adorait le terrain » lors de sa dernière année d'école de chimie, en alternance.

Des employeurs mobilisés

Ces jeunes femmes ne se sont jamais senties freinées dans leur parcours et, en bonnes ambassadrices de leurs entreprises, celles qui travaillent dans le privé louent les politiques internes. « Je sais que le management et les RH [ressources humaines] sont derrière moi », assure Léanne Dillig. « Il y a parfois du sexisme de bas étage, vite réglé au niveau des RH. Il y a aussi le besoin d'évoquer la « sensibilité féminine » en me complimentant sur mon travail, mais ça n'est pas forcément malveillant », renchérit Laura Carlino. Souvent la seule femme dans les réunions de cadres, elle s'y sent « écoutée ».

Ceyda Yadigar ne travaille « quasiment qu'avec des hommes » et, à 25 ans, « le plus dur est de s'affirmer face à des salariés qui ont beaucoup d'ancienneté ». Idem pour Clémentine Maitrehanche, 24 ans, donneuse

d'ordres pour des prestataires des travaux publics, des hommes à 95 % : « Ça bloque un peu parfois ». Mais en interne, elle n'a jamais eu de souci « de légitimité ». Le groupe Engie met les moyens, on a des référents sexisme. Avec cinq femmes sur 60 personnes, sur mon site, il y a néanmoins des marges de progrès... »

« La confiance en soi est la clé »

Chez Emerson, entreprise qui fabrique des vannes à Cernay, les femmes ne représentent que 20 % des 350 salariés. « C'est la moyenne dans la métallurgie », observe Cathy Ziel, responsable RH. « On ne voit pas assez de femmes dans l'industrie, mais les entreprises se sont emparées du sujet. Chez Emerson, nous avons créé un groupe de femmes pour promouvoir nos métiers auprès des publics scolaires, dès le CM2. Nous formons les managers contre les préjugés qui empêchent les femmes d'accéder à certains postes. C'est très long à mettre en place, mais ça fonctionne. »

Plus que les employeurs, ce sont donc les employées potentielles qui manquent à l'appel. Et quand elles se présentent pour une embauche, Cathy Ziel constate que les femmes « se dévalorisent souvent. Un homme qui ne répond pas à 100 % du poste va quand même postuler, contrairement à une femme. La confiance en soi est la clé. »

● Olivier Brégaud

Des évolutions plus lentes dans le milieu académique ?

« Plus on monte, moins il y a de femmes », souligne Karine Mougín, professeure de chimie à la faculté des sciences et techniques de Mulhouse, enseignante-chercheuse à l'Institut de science des matériaux (IS2M) et marraine de la journée « Sciences, un métier de femmes ! » organisée ce jeudi à l'UHA (université de Haute-Alsace).

« Quand j'ai fait mes études à l'école de chimie, on était un peu moins de femmes que d'hommes, maintenant c'est l'inverse. Mais quand j'ai fait mon doctorat, il y avait très peu de femmes. Et quand j'ai passé le concours de professeur des universités, j'étais la seule, face à quatre candidats masculins », témoigne la lauréate du Grand Prix Carnot 2025.

À 51 ans, elle ne cache pas avoir « souffert » pour en arriver là. « Nous sommes beaucoup évaluées par des hommes. À poste équivalent,

une femme doit toujours en faire plus qu'un homme. Le chemin n'est pas forcément droit, ça prend du temps, il faut savoir rebondir... C'est un défi. »

Un « chef très sexiste »

Karine Mougín a pu trouver du soutien auprès d'autres femmes, comme Cathie Vix-Guterl, fondatrice de l'IS2M-« un modèle », et Marie-France Vallat, chercheuse au sein du même institut « par ailleurs conseillère d'Alsace », qui l'ont « beaucoup encouragée » et lui ont donné « des clés pour y arriver ».

À rebours, elle se souvient d'un « chef très sexiste », qui ne l'a « pas aidée ». « Quand il est parti, la route s'est libérée. Aujourd'hui, on a des directeurs beaucoup plus ouverts, les rapports sont moins rigides. À l'université et au CNRS, la situation des femmes s'améliore, ça bouge, mais on n'en est qu'au début... »

Le constat est établi depuis une trentaine d'années : les filles, malgré de meilleurs résultats scolaires que les garçons, ne « rentabilisent » pas cette plus grande réussite sur le marché de l'emploi. À mesure que se dessine leur orientation, elles sont de plus en plus sous-représentées dans les filières scientifiques, les mathématiques – sésame des professions les mieux rémunérées – apparaissant nettement comme un facteur discriminant.

« Tout le monde a une responsabilité »

La faute aux stéréotypes de genre, que Céline Petrovic cherche à révéler, notamment lors des journées « Sciences, un métier de femmes ! », organisées en Alsace par l'association Femmes & Sciences. Aux lycéennes participantes, cette docteure en sciences de l'éducation essaie de faire comprendre ce qui contraint encore leurs choix, malgré



Sociologue spécialiste des questions de genre, Céline Petrovic est intervenue devant les lycéennes réunies jeudi à Mulhouse et vendredi à Strasbourg dans le cadre des journées « Sciences, un métier de femmes ! ». Photo Jean-François Frey

l'égalité promise par l'évolution des lois. Elle leur donne aussi des conseils pour prendre en main leur destin : s'habituer à prendre la parole à l'école comme au sein du cercle familial, choisir comme thèmes d'exposés les inégalités ou les parcours de femmes

scientifiques, participer aux concours proposés durant la scolarité...

À compétences égales, c'est l'affirmation et la confiance en soi qui font la différence. « Changer les mentalités, les représentations, ça vous appartient », lance Céline

Petrovic aux adolescentes. Mais « tout le monde » – parents, enseignants, médias, entreprises... – « a une responsabilité », ajoute cette chargée de cours auprès de l'Institut national supérieur du professorat et de l'éducation (Inspé) de l'académie de Strasbourg.

Des constats peu suivis d'actions

En aparté, elle déplore le faible volume d'heures consacrées à cette problématique dans la formation des enseignants. « Il y a des textes, des lois, des rapports, mais derrière, on ne fait rien », remarque-t-elle quand on l'interroge sur l'absence d'évolution notable au fil des années, alors que la vague « masculiniste » ne va certainement rien arranger. « Il faut faire attention aux résistances, ne pas braquer, ni culpabiliser », souligne Céline Petrovic. « Mais on peut faire des choses très concrètes pour changer le monde. »